

6. Tous ensemble

« Ils ne préféreront absolument rien au Christ ; qu'Il nous amène tous ensemble à la vie éternelle ! » (RB 72,11-12)

Quand Jésus nous demande de « rester en lui », de « demeurer dans son amour », c'est-à-dire d'être ses amis, il le fait en nous demandant de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés (cf. Jn 15,4-17). On ne peut aimer le Christ, on ne peut adhérer à Lui, on ne peut rester avec Lui sans embrasser son Corps, l'Église, la communauté chrétienne, les frères et sœurs qui incarnent pour nous la présence réelle du Seigneur. Toute la Règle de saint Benoît nous éduque, nous forme et nous corrige pour vivre la communion fraternelle comme une forme réelle de communion avec le Christ.

Les chapitres de la Règle consacrés à la prière nous enseignent, plus qu'à prier Dieu, à prier Dieu *ensemble*. Tous ces chapitres, du chapitre 8 au chapitre 18, sont consacrés à l'organisation de l'Office divin récité en chœur. Le chapitre 19 traite de la manière de psalmodier en demandant à chaque moine d'être intérieurement conscient de sa présence devant Dieu tout en pensant aux paroles qu'il récite. Il s'agit certes d'un travail personnel à accomplir avec le cœur, mais il ne faut pas oublier que Benoît ne parle pas de la prière dans la solitude, mais bien de la prière chorale en communauté : « Considérons donc comment nous devons nous tenir en présence de Dieu et de ses anges, et tenons-nous pour psalmodier de manière que notre esprit soit en accord avec notre voix. » (RB 19,6-7)

Certes, saint Benoît respecte et encourage la prière personnelle, la relation de chacun avec le Seigneur ; mais même cette prière est décrite dans le cadre de la communauté, par exemple au chapitre 52 consacré à l'oratoire du monastère, quand Benoît demande qu'« après l'Œuvre de Dieu, tous les frères sortiront dans un profond silence, et ils auront pour Dieu la révérence qui lui est due; de la sorte, si peut-être un frère veut y prier en son particulier, il n'en sera pas empêché par l'importunité d'autrui » (RB 52,2-3). Et aussitôt après avoir affirmé que chaque moine est libre d'entrer quand il le souhaite dans l'oratoire pour prier en silence, saint Benoît précise que celui qui y entre pour prier doit le faire de manière à ne pas déranger les autres (cf. RB 52,4-5).

Ainsi la norme de la prière, qu'elle soit commune ou individuelle, est pour ainsi dire toujours la communion fraternelle. Saint Benoît sait que la prière authentique n'est que celle du Christ, et que la prière du Christ est conservée et exprimée dans son Corps mystique, l'Église. Même l'ermite prie en vérité s'il est en communion avec le Corps du Christ. Depuis la Pentecôte, la prière de l'Église est toujours animée par le don de l'Esprit.

Mais nous savons également que la communion fraternelle, qui coïncide avec la communion avec Jésus-Christ, ne nous unit pas seulement lorsque nous prions l'Office divin ou que nous célébrons l'Eucharistie. L'Œuvre de Dieu et l'Eucharistie sont la source d'une vie de communion avec Dieu qui se nourrit de chaque instant et de chaque circonstance de la vie. Toute la vie du monastère est liturgique en ce sens que, en toute chose et à tout moment, la présence du Seigneur nous appelle à rester en communion avec Lui, et, en Lui, avec nos frères et sœurs.

Saint Benoît nous enseigne à vivre chaque instant et chaque circonstance avec le désir d'être avec Jésus. La porte sur laquelle est écrit « *VOLO TECUM* – Je veux être avec Toi » n'est pas seulement la porte de l'église, mais la liberté de notre cœur dans son rapport à la réalité de la vie. Notre cœur est la porte qui nous fait entrer dans chaque circonstance et chaque rencontre de la journée en disant : « Je veux être avec Toi, Seigneur ! » Celui qui vit ainsi, celui qui éveille ce désir dans les moments de prière et de méditation, se retrouve à vivre une aventure sans fin, car tout est espace et occasion de rencontrer le Seigneur et de vivre en communion avec Lui. Tout devient alors « paradis », un retour à la vocation originelle de notre humanité créée par Dieu pour Dieu.

« Partout nous croyons fermement que Dieu est présent et que les yeux du Seigneur considèrent en tout lieu les bons et les méchants. Mais surtout il faut le croire fermement lorsque nous assistons à l'office divin. » (RB 19,1-2)

Il existe un lien permanent entre la vie quotidienne et le temps consacré à la prière liturgique. La présence de Dieu est toujours et partout réelle, universelle et divine. Les lieux et les moments consacrés à la prière chorale réveillent et approfondissent en nous l'attention préférentielle à la Divine Présence que nous avons tendance à oublier et à négliger.

Souvent, la réalité quotidienne, les personnes et les choses avec lesquelles nous entrons en contact, au lieu d'être des occasions de rencontre avec le Christ, se réduisent à un contact superficiel qui fait oublier Sa présence. Mais ainsi, nous négligeons non seulement la Divine Présence, mais aussi les personnes et les choses qui nous entourent, car le Christ est la vérité et la valeur ultime et profonde de toute la réalité et surtout de chaque personne que nous rencontrons.

Prenons comme exemple la tâche de prendre soin d'un frère malade. Certes, nous pouvons bien le soigner même si nous ne voyons en lui qu'un malade, mais c'est un regard réducteur, qui, au fond, définit l'autre uniquement par sa maladie et donc par ce qu'il y a en lui de faible et de pénible à supporter. Et ce regard nous réduit aussi nous-mêmes, car nous devenons alors simplement des personnes chargées de rendre un service, peut-être même avec compétence et générosité, mais c'est comme si nous traitons le malade avec condescendance, car il est le faible et nous sommes les forts qui le soignons. Mais si nous traitons le malade avec le désir d'être avec Jésus, en reconnaissant le Christ présent en lui, la réalité dans laquelle nous vivons s'élargit pour ainsi dire et devient bien plus intense et grande que les apparences.

Le début du chapitre de la Règle consacré aux frères malades nous révèle le secret de l'intensité de toute la vie :

« On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout. On les servira comme s'ils étaient le Christ en personne, puisqu'il a dit : "J'ai été malade et vous m'avez visité" (Mt 25,36), et "ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 25,40). De leur côté, les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert. Aussi ils ne doivent pas attrister par des exigences superflues les frères qui les servent. » (RB 36,1-4)

Voyez-vous comment le Christ transforme la réalité ? Ou plutôt, comment il nous permet de voir et de vivre la réalité dans sa véritable dimension ? La réalité que nous percevons, c'est un frère malade, peut-être difficile à soigner car il souffre et a l'impression d'être victime de négligences. La réalité que nous saisissons, c'est que nous sommes chargés d'une tâche pénible, parfois vraiment désagréable, qui ne nous apporte aucune satisfaction. On nous demande souvent de prendre soin de frères et de sœurs en fin de vie qui ont perdu l'usage de la raison et ne peuvent peut-être plus que végéter. Mais voilà que la foi et la prière jettent sur cette réalité une lumière nouvelle qui y voit et reconnaît le Christ présent. D'un coup, la réalité humaine apparemment négative devient divine, elle devient telle que Dieu la regarde et elle devient Dieu qui nous regarde. De négative, elle devient la réalité la plus importante qui soit, une réalité à adorer, car Dieu y est présent. Cela n'enlève rien à la fatigue et à la difficulté de la réalité. Mais cela change tout, car, comme l'écrit saint Paul : « Si quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle ; le monde ancien s'en est allé, un monde nouveau est déjà né. » (2 Co 5,17)

La véritable nouveauté, c'est le Christ présent et reconnu dans la réalité que nous vivons ; le Christ qui nous demande de rester avec Lui, qui nous offre et nous demande la communion, l'amitié. Tout devient relationnel. Même le malade, plongé dans une situation négative, s'il y réfléchit, se rend compte que sa maladie est un espace de communion avec Jésus. Paradoxalement, une maladie ou la prison pour les détenus ou toute autre situation de contrainte et de souffrance devient un paradis, car elle est reconnue et vécue comme un appel et un don permettant d'être plus intensément avec le Seigneur.